

## Des films

Manouk Borzakian, Bertrand Pleven

11 juin 2011

# The Tree of Life (Terence Malick)

The Tree of Life, Terence Malick, 2011

## Deux regards pour une palme d'or



Depuis ses débuts, le cinéma nord-américain n'a de cesse de filmer sous toutes ses coutures la *wilderness*. Celle-ci fait figure d'objet central, sinon constitutif, de deux genres chers à Hollywood : le western et le *roadmovie*. En digne héritier et fin connaisseur de cette tradition, Terence Malick célèbre cette " nature " à travers l'ensemble de son œuvre. Il l'oppose, dans une dialectique constituant la matrice de tous ses films, à une civilisation plus ou moins perversie et destructrice, à des hommes plus ou moins aptes à entrer en contact avec elle sans la maltraiter. Dans *Le Nouveau Monde*, ce sont ainsi tout à la fois le mariage et la géométrie des jardins anglais - qui, au XVIIe siècle, sont encore " français " - qui ont raison de la santé puis de la vie de la belle et sauvage Pocahontas. Dans *La Ligne rouge*, la beauté des îles du Pacifique et l'innocence des " bons sauvages " servent tant bien que mal de contre-point à la mécanique implacable des atrocités de la guerre, pour une fin d'un pessimisme inouï.

Par rapport à ce message émouvant mais aux accents parfois apocalyptiques et messianiques, un discours autrement plus dense a mûri dans l'esprit de Malick. Il abandonne pour de bon, dans son dernier opus, l'impasse intellectuelle constituée par l'opposition entre une nature " phénoménale ", constituée uniquement de représentations humaines, et une nature objectiv(é)e, physique, factuelle et imposant ses lois à l'homme. La première posture, qu'Augustin Berque appelle " objectivore " [1], est celle des Indiens Achuar étudiés par Descola, celle aussi du soldat Witt de *La Ligne rouge* et des Amérindiens du *Nouveau Monde*. La seconde, " subjectivore ", est celle de la Modernité, du scientisme, du Brad Pitt ingénieur de *The Tree of life*.

Comment Malick parvient-il à réaliser la synthèse, à dépasser l'aporie de cette opposition ? Grâce à un tour de force, qui consiste à réunir, dans un même scénario, un drame familial

somme toute assez attendu, une exploration des représentations picturales du souvenir et de la mort et une (contre-)plongée dans l'histoire de la planète, qui donne parfois aux films d'inattendues allures de documentaire préhistorique. Les souvenirs d'une enfance déchirée entre un père autoritaire et désabusé et une mère aimante, à la douceur presque évanescence, la mémoire d'un petit frère mort à dix-neuf ans, les premiers émois de l'adolescence, tout cela se trouve mis en perspective par le parallèle entre les gratte-ciel d'Austin, les curiosités géomorphologiques de la Goblin Valley, dans l'Utah, et l'arbre et la pelouse du *front-yard* d'une banlieue résidentielle *middle-class* texane, ou encore par la réunion du capitalisme et de l'extinction des dinosaures.

Pour nous parler des traumatismes de l'enfance, c'est la Terre entière que convoque Malick, passant, d'un mouvement à peine perceptible, fait de contacts anodins avec la " nature " - grimper dans un arbre, passer sa main sur le gazon planté au pied d'un immeuble -, de la psychanalyse à la métaphysique, du drame psychologique à la parabole panthéiste.

Avec un matériel dont d'autres auraient fait sans scrupule un film pleurnichard et moralisateur - Spielberg ?! - ou un beau livre d'images sans profondeur, Malick doit à son talent - cadrage, montage, choix de la musique - de demeurer crédible de bout en bout. Plus poétique, plus beau, plus intelligent que tous les documentaires d'Al Gore, Yann Arthus-Bertrand et consorts, *The Tree of Life* laisse à d'autres la pédagogie et les injonctions culpabilisatrices. Malick préfère nous emmener, pour notre plus grand bonheur, dans une (longue) plongée dans les profondeurs du rapport entre l'homme et la Terre, que ne renieraient pas Dardel ou Berque, pour une très belle palme d'or.

### **Manouk Borzakian**

Le cinéma a cette capacité de réduire les distances et d'entrechoquer les temporalités et *Tree of life* fait en l'occurrence très fort en articulant les morceaux de vie d'une famille américaine d'une *small town* texane des années 1950 et l'origine du monde.

La caméra géographe de Malik quitte la *wilderness* de ses derniers films et repose les termes du couple nature/culture fondateurs de son œuvre. Mais la trame spatiale de la dernière palme d'or vient cette fois après la conquête, après les conquêtes, celles de *Badlands*, du *Nouveau Monde* et de la *Ligne Rouge*. L'horizon guerrier s'est éloigné dans le hors-champs. De l'inscription de personnages dans le sauvage, ressort narratif de ces précédentes œuvres et essence d'un regard éminemment sceptique, *Tree of life* déplace la proposition et questionne la relation existentielle établie entre une humanité sédentarisée et son habitat terrestre. Malick circonscrit son cadre à la maison et à son voisinage proche pour mieux repousser les limites du vertical...et toucher aux astres.

Pour nous parler de la vie et de son sens tout commence par la mort. L'annonce du décès du cadet de la famille O'Brien sonne d'entrée la perte du paradis sur lequel revient le film sous forme de flashback.

Une enfance texane : c'est dans ce cadre édénique dans lequel le " mythe de la prairie " rencontre celui de la Cité sur la colline, mais que les hommes doivent se construire, intérioriser les limites, maîtriser la nature et se préparer au combat de la vie. La douceur matriarcale du foyer et la nature bienfaitrice, prolongement du jardin, cohabitent avec la peur et la dureté des règles portées par la figure d'un père aimant mais dur, imposant un ordre implacable dans l'espace domestique comme sur la tenue du *yard* et du potager. Malick nous fait plonger de plein pied dans cette société patriarcale à l'équilibre ténu et rend vivant le

mythe agrarien à l'aide d'un cinéma de l'hypersensible dont on retiendra une image, frappante : celle des ongles noirs de terre du nouveau né.

Jack, l'ainé, que l'on retrouve adulte, a suivi la volonté du père en appliquant ses principes. Son père vivait mal son statut d'ingénieur dans une petite usine, lui est devenu architecte. Mais cette ascension sociale symbolisée par l'architecture de verre et d'acier d'un CBD représentée comme coupé du monde et une maison luxueuse et froide d'où la nature est totalement absente- en dehors d'une rose coupée déposée comme sur un autel - a tout de l'illusion. A travers cette géographie minimaliste, allégorique mais caricaturale, Malick vise l'échec d'un mode de développement. En effet, Jack, hanté par la perte de son frère et encore marqué par les blessures de l'enfance, redescend sur terre et commence sa quête spirituelle rendue spatialement et poétiquement par une longue marche en limite d' koumène. Le questionnement des personnages en voix off se double d'un cheminement remplaçant l'homme dans l'univers, de ses forces dans un collage étonnant, tourbillonnant dans lequel hasard biologique et le darwinisme s'insèrent dans le dessein divin sur fond de chants chrétiens.

Gigantesque entreprise de changement de regard avec ses mouvements de camera tournoyants et l'utilisation systématique du grand angle invitant au décentrement, la caméra de *Tree of Life* semble animée d'un mystérieux magnétisme et comme commandée par les éléments *supérieurs*. Plus difficile à comprendre cependant est le recourt aux effets spéciaux lors des parenthèses docu-spirituelles, véritable rupture pour un cinéaste qui a toujours, à notre connaissance, filmé en extérieur et en lumière naturelle. Ces belles images spectaculaires peuvent mettre à distance le spectateur et peinent à s'articuler à l'histoire au même titre que les images hyper esthétisées de la progression de Jack.

uvre monumentale que ce *Tree of Life* qui tranche avec le catastrophisme ambiant. Cet édifiant prêche consolateur réévalue l'historicité des mythes états-uniens et l'héritage ambigu des années 50 à l'aune des angoisses contemporaines. Plus encore que l'espace c'est le travail sur le temps qui compte ici : à l'événement local et familial Malick surimpose un temps cyclique. Si réconciliation optimiste il y a entre nature et culture et entre sens et existence, elle se fait dans *Tree of life* en regardant vers le passé et vers Dieu, la période contemporaines étant (hélas) réduite à son minimum. La porte de sortie peut sembler étroite, mais au cinéma comme ailleurs, c'est la foi qui fait les miracles.

## **Bertrand Pleven**

[1] Berque A., 2000, *Médiance, de milieux en paysages*, Belin. Il faut souligner le caractère très accessible de cet ouvrage, qui n'est pas sa moindre qualité, quand on sait la difficulté qu'il peut y avoir à saisir la pensée d'Augustin Berque.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).